



Suite Armoricaïne de Pascale Breton

## Aux deux vents de la mémoire

par Joachim Lepastier

Des films « ancrés localement », on en trouve à foison dans le cinéma français, mais peu comme *Suite Armoricaïne*, qui fait précisément de la question de l'inscription dans un territoire sa raison d'être. La démarche de Pascale Breton (dont le précédent et premier long métrage *Illumination* remonte déjà à 2004) peut évoquer celle de Bruno Dumont : faire naître le film de l'investigation d'un lieu, et même d'une région – en l'occurrence, la Bretagne « terrienne » entre Rennes et la forêt de Brocéliande – sur un mode à la fois historique, symbolique et intime.

L'intrigue, pourtant, ne laisse que peu deviner ce tropisme paysager. C'est un « Nous nous sommes tant aimés » appliqué à la génération qui a eu 20 ans au début des années 80. Trop jeune pour avoir été actrice des mouvements de contestation régionalistes des années 70 (évoqués dans un très beau générique, montage d'archives sur les outrages faits à la région durant les Trente Glorieuses), mais à l'âge idéal pour être témoin de l'émergence d'une scène rock locale devenue iconique (ledit générique s'achève devant la salle de la Cité à l'entrée d'un concert de Marquis de Sade). Au centre d'une constellation de personnages, Françoise, enseignante

en histoire de l'art (la grande Valérie Dréville enfin dans un premier rôle au cinéma) va voir, durant une année universitaire, le retour des fantômes de sa jeunesse. En confrontant l'éphémère d'une époque à la permanence du territoire, le film vise beaucoup plus loin qu'une célébration nostalgique ciblée. En un sens, il s'affirme comme l'antithèse d'un autre genre éminemment géographique : le road-movie. Certes, on circule et on se déplace entre la ville et la campagne, entre les amphithéâtres de la fac et les bars de la « rue de la Soif », mais il ne s'agit pas tant de parcourir un territoire que d'examiner comment le territoire – et avec lui ses souvenirs, ses cultures, ses rituels, sa mémoire – traverse le destin de divers personnages. Avec pour centre de gravité de cette cartographie fictionnelle, le campus filmé comme une Olympe abstraite et défraîchie, hantée par une escouade d'étudiants bretonnants, gardiens d'une tradition qu'ils n'ont pas connue.

Belles intentions mais qui s'effritent un peu quand il s'agit d'examiner les moyens qui construisent ce long cours narratif. Car le film se révèle un curieux mélange entre une patiente décantation d'idées et de représentations plastiques du paysage et de lourds artifices

scénaristiques. Laissons donc ces derniers qui évoquent l'arsenal daté du film choral de la première moitié des années 2000 (rencontres et croisements « de hasards », changements surlignés de point de vue, révélations mélodramatiques téléphonées). Et concentrons-nous sur la ligne plus souterraine du récit, où les cours magistraux sur l'Arcadie de Nicolas Poussin déteignent peu à peu sur l'évocation des souvenirs d'enfance, jusqu'à une apothéose des derniers plans paysagers où la rencontre de la forêt et des rivières fait soudain surgir au grand air une représentation à la fois contemporaine et immémoriale de la Carte du Tendre, ou du passage du Styx. Le « souffle » romanesque de *Suite Armoricaïne* ne naît pas tant de l'armature psychologique de son portrait de groupe sur deux générations que de son filmage atmosphérique. De l'échafaudage narratif du film, ne reste finalement qu'un inventaire fragmenté et impressionniste de moments, où – ce n'est sans doute pas un hasard – le vent souffle où il veut. Un prégénérique aux allures de conte gothique (le serment d'une petite fille seule dans une maison battue par la tempête) ; la caresse des frondaisons d'arbres sur les fenêtres d'un appartement fantomatique ; une scène de retrouvailles entre copines dans un appartement au sommet d'une tour d'habitation chahutée par le vent (dans une scène baignée d'un paradoxal appel du large en pleine ville) ; la résurgence d'un rituel de guérison, « soufflette druidique » proférée avec tendresse à l'arrière d'un bar (qui a, au même moment, le génie de faire résonner Robert Wyatt en ses murs). La force de ce « goût du vent », qui déblaie autant qu'il ré-enfouit, rachète tous les déterminismes scénaristiques, et laisse voir combien les strates de la mémoire, comme celles du paysage, sont toujours en mouvement, quand bien même on voudrait les figer dans une quelconque « tradition » ou réécriture nostalgique. ■

### SUITE ARMORICAÏNE

France, 2016

Réalisation, scénario : Pascale Breton

Image : Tom Harari

Interprétation : Valérie Dréville, Kaou Langoët, Elina Löwensohn, Manon Evenat

Production : Zadig Films

Distribution : Météore Films

Durée : 2 h 28

Sortie : 9 mars